

LA LOCALISATION DES ALGONQUINS DE 1534 À 1650

Maurice Ratelle

Direction des Affaires autochtones
Ministère de l'Énergie et des Ressources

Nul ne peut appréhender l'histoire des peuples autochtones d'Amérique du Nord sans prendre en considération que des mouvements migratoires de populations sont venus transformer, parfois radicalement, le panorama ethnique et démographique de plusieurs grandes régions. C'est, en fait, une donnée fondamentale pesant sur l'histoire des autochtones du Québec. Des populations entières émigrent ou même parfois disparaissent à l'intérieur de périodes fort brèves. Les premières sources historiques du Canada sont là pour nous en donner des manifestations. En 1534, 1535 et 1541, Jacques Cartier rencontre des populations iroquoiennes fréquentant Gaspé et Tadoussac et occupant les régions de Québec et de Montréal. Une soixantaine d'années plus tard, Samuel de Champlain rencontre des nomades algonquiens (Montagnais, Etchemins et Algonquins) circulant, en saison estivale, sur le fleuve Saint-Laurent. Puisque des groupes de sédentaires peuvent en peu de temps disparaître d'un si grand espace en laissant si peu de traces, que dire des groupes nomades qui ont une plus grande flexibilité de fréquentation du territoire?

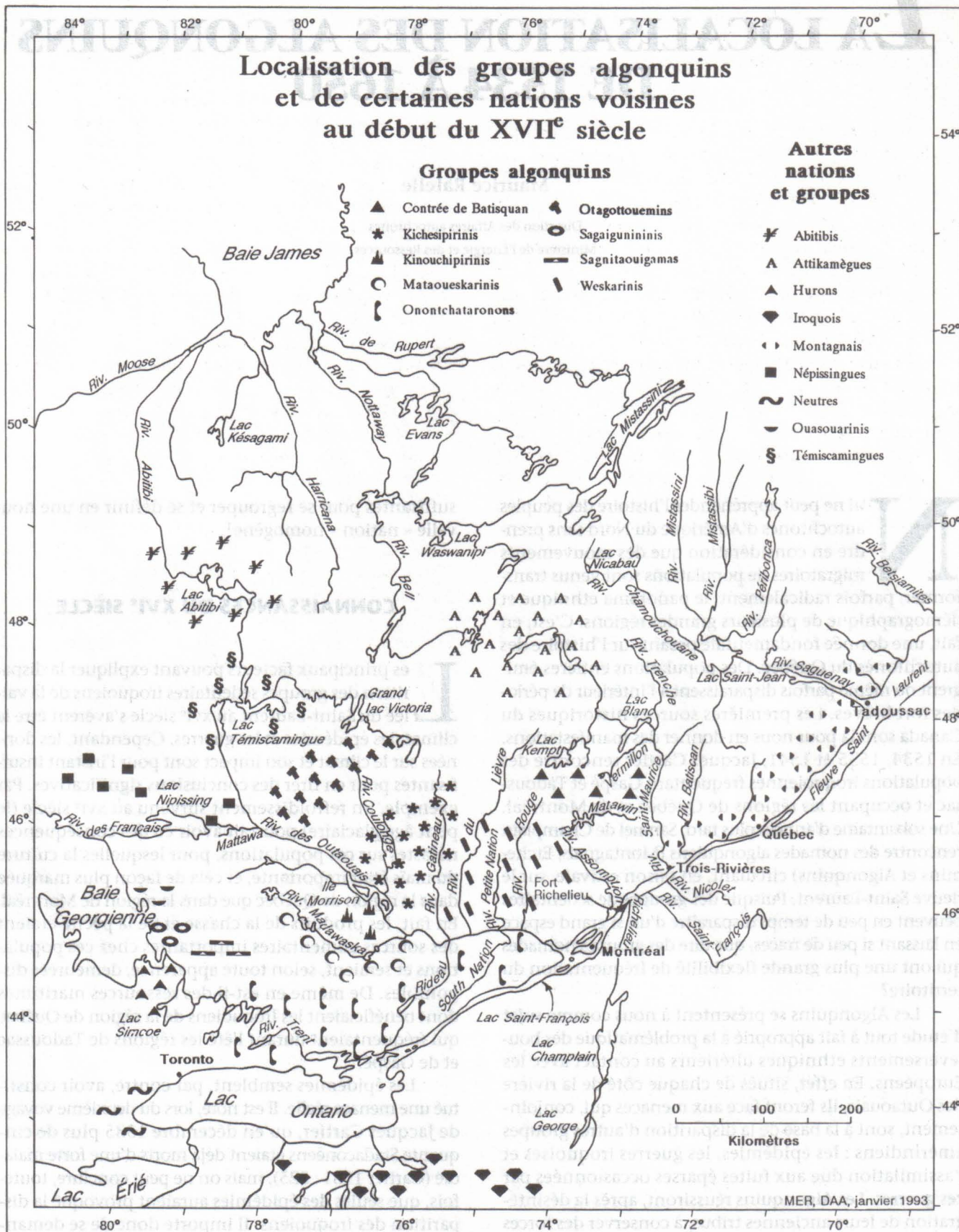
Les Algonquins se présentent à nous comme sujet d'étude tout à fait approprié à la problématique des bouleversements ethniques ultérieurs au contact avec les Européens. En effet, situés de chaque côté de la rivière des Outaouais, ils feront face aux menaces qui, conjointement, sont à la base de la disparition d'autres groupes amérindiens : les épidémies, les guerres iroquoises et l'assimilation due aux fuites éparses occasionnées par ces guerres. Les Algonquins réussiront, après la désintégration de leurs anciennes tribus, à conserver des forces

suffisantes pour se regrouper et se définir en une nouvelle « nation » homogène¹.

CONNAISSANCES DU XVI^e SIÈCLE

Les principaux facteurs pouvant expliquer la disparition des groupes sédentaires iroquoiens de la vallée du Saint-Laurent au XVI^e siècle s'avèrent être le climat, les épidémies et les guerres. Cependant, les données sur le climat et son impact sont pour l'instant insuffisantes pour en tirer des conclusions significatives. Par exemple, un refroidissement survenu au XVI^e siècle (le petit âge glaciaire) pourrait avoir eu des conséquences néfastes sur ces populations, pour lesquelles la culture du maïs était importante, et cela de façon plus marquée dans la région de Québec que dans la région de Montréal. En fait, les produits de la chasse et de la pêche étaient des sources alimentaires importantes chez ces populations et seraient, selon toute apparence, demeurées disponibles. De même en est-il des ressources maritimes dont bénéficiaient les Iroquoiens de la région de Québec qui fréquentaient durant l'été les régions de Tadoussac et de Gaspé.

Les épidémies semblent, par contre, avoir constitué une menace réelle. Il est noté, lors du deuxième voyage de Jacques Cartier, qu'en décembre 1535 plus de cinquante Stadaconéens étaient déjà morts d'une forte maladie (Cartier 1981 : 225), mais on ne peut conclure, toutefois, que seules des épidémies auraient provoqué la disparition des Iroquoiens. Il importe donc de se deman-



der quelle part de responsabilité peut être attribuée aux guerres, lesquelles sont d'ailleurs confirmées par les fragments de tradition orale amérindienne qui ont pu être recueillis à cette époque par les premiers observateurs européens.

Les voyages de Jacques Cartier nous informent que les Stadaconéens (Québec) avaient comme ennemis les Toudamans, et que les Hochelaguïens (Montréal) craignaient les Agojudas. Par exemple, en 1533, deux cents Stadaconéens, alors en route vers la Gaspésie, furent tués par les Toudamans qui les surprirent sur une île du fleuve Saint-Laurent située à la hauteur du Saguenay (Cartier 1981 : 210). Concernant l'identification des Toudamans, on ne peut désigner que les Micmacs ou les Malécites (Etchemins); les spécialistes ont tendance à considérer que ce sont les Micmacs, tout en prenant garde de conclure qu'ils puissent avoir été responsables de la disparition des Stadaconéens. Il est probable, en effet, que l'agresseur le plus menaçant pour les Stadaconéens provenait, comme nous le verrons, d'en amont du fleuve, et non d'en aval. En ce qui a trait aux Agojudas, les historiens avaient, naguère, tendance à les identifier aux Algonquins. Or tout semble indiquer que les Algonquins avaient intérêt à être des partenaires commerciaux des Hochelaguïens et à profiter d'une complémentarité des produits d'échange², tout comme ils le faisaient avec les Hurons du lac Simcoe (Trigger 1990 : 205). Par contre, les Iroquois, situés dans la partie supérieure de l'actuel État de New-York, semblent avoir été des ennemis potentiels pour les Iroquoiens du Saint-Laurent, et on a eu récemment tendance à les considérer comme les agresseurs (Trigger 1990 : 202-203, 205). Les Agniers (Mohawks), par exemple, situés non loin des sources du Richelieu, au sud du lac George, pouvaient descendre par le lac Champlain et le Richelieu et attaquer tant Hochelaga que Stadaconé. Cependant, d'après les recherches archéologiques, des groupes de Hurons, situés dans la vallée de la rivière Trent, étaient déjà responsables de la disparition des Iroquoiens ouest-laurentiens entre le lac Ontario et le lac Saint-François (Trigger 1990 : 202-204). L'extension de ces guerres vers la région de Montréal pourrait être confirmée par des informations recueillies par le père Vimont qui, en 1642, déclare au sujet de l'île de Montréal :

Jacques Cartier, qui est le premier de nos François qui l'a découverte, écrit qu'il y rencontra vne ville nommée Ochelaga. Cela s'accorde bien à ce qu'en disent les Sauvages, qui la nomment Minitik 8ten entag8giban, l'Isle où il y auoit vne ville ou vne bourgade; les guerres en ont banny les habitants. (R.J., t. 3, 1642 : 36)

Puis plus loin, le père Vimont rapporte les paroles de deux chefs algonquins (probablement onontchataronons) qui, du sommet du mont Royal, dirent :

... qu'ils estoient de la nation de ceux qui auoient autrefois habité cette Isle; puis en étendant leurs mains vers les collines qui sont à l'Orient et au Sud de la montagne : Voilà, faisoient-ils, les endroits où il y auoit des Bourgades remplies de tres-grande quantité de Sauuages ; les Hurons, qui pour lors nous estoient ennemis, ont chassé nos Ancestres de cette contrée, les vns se retirerent vers le pays des Abnaquiois, les autres au pays des Hiroquois, et vne partie vers les Hurons mesmes, s'vnissans avec eux; et voilà comme cette Isle s'est renduë deserte. Mon grand-pere, disoit vn vieillard, a cultiué la terre en ce lieu-cy. (R.J., t. 3, 1642 : 38)

Bien qu'ici ce soient des chefs algonquins onontchataronons qui s'adressent au père Vimont, il va de soi que leurs ancêtres, auxquels ils font référence et qui habitaient dans des « bourgades remplies de Tres-grandes quantité de Sauvages », n'ont pu être que des Iroquoiens du Saint-Laurent, soit des Hochelaguïens. Puisque ces chefs prétendent qu'à l'époque les Hurons étaient leurs ennemis, il faut conclure qu'ils sont les descendants de certains Iroquoiens réfugiés chez les Onontchataronons, et que par la tradition orale ils perpétuent le souvenir d'une occupation sur l'île de Montréal. Pour coller ce texte à celui de Cartier, il faut donc identifier les Agojudas comme étant des Hurons. On peut alors émettre l'hypothèse que les guerres huronnes contre les Iroquoiens ouest-laurentiens (situés entre le lac Ontario et le lac Saint-François) se seraient poursuivies jusqu'à la dispersion des Hochelaguïens. Il semble que ces Agojudas descendent par la rivière des Outaouais, ce qui est le chemin tout désigné entre la région de Montréal et le lac Huron. C'est la meilleure voie de communication pour descendre à Montréal tant pour venir en guerre qu'en traite. Les Algonquins sont les alliés naturels des Hurons et, par le jeu des alliances, non seulement ils les laisseraient passer, mais peut-être même les accompagneraient-ils dans leurs guerres. Tout ceci n'est cependant qu'une hypothèse. Il est certain, toutefois, que les Hochelaguïens ont été défaits par l'un ou l'autre de ces groupes et que les survivants ont trouvé refuge tant chez les uns que chez les autres. Ces trois groupes autochtones, huron, iroquois, algonquin, possèdent une version différente de ce passé et considèrent qu'en une période donnée de leur histoire, ils ont été présents dans la région de Montréal. Chaque descendant de ces « réfugiés » a probablement sa propre perception des événements, sa propre vision des choses, influencé en cela par sa nation d'adoption – d'où les diverses interprétations traditionnelles.

Il est étrange de constater que, même au début du xvii^e siècle, les Algonquins, tout comme les Montagnais, ne semblent pas avoir nettement conservé en mémoire que des Iroquoiens habitaient, naguère, la vallée du Saint-Laurent, et que ceux-ci formaient des groupes distincts des Hurons et des Iroquois situés à des limites plus méridionales.

dionales. On doit noter cependant que les Algonquins, au début du Régime français, relatent, concernant l'occupation du territoire, des temps forts, des querelles, tant avec les Iroquois qu'avec les Hurons. La localisation des conflits avec les Iroquoiens du Saint-Laurent doit donc s'insérer à l'intérieur d'un espace triangulaire délimité par des lignes qui, partant de la Huronie pour aller à l'Iroquoisie, descendent le Richelieu puis le fleuve Saint-Laurent, fort en deçà de Québec, pour revenir ensuite vers la Huronie. Cet espace, au temps de Jacques Cartier, est probablement devenu un champ de bataille. C'est un territoire aux frontières mouvantes (si l'on peut parler de frontières pour les Amérindiens du XVI^e siècle), un lieu de combats, mais aussi d'échanges, et par conséquent d'alliances temporaires ou permanentes. Au temps de Champlain, ce territoire est vide; il est devenu un *no man's land* et le restera jusqu'à ce que les Français s'y insèrent et offrent un appui tactique aux Algonquins et aux Montagnais.

Ayant établi l'existence de déplacements de populations antérieurs au XVII^e siècle, nous pouvons maintenant nous engager dans le vif de notre étude. En faisant une entrée dans le golfe et une remontée du fleuve à la manière des premiers découvreurs français, nous tenterons donc de repérer la présence des Algonquins pour les années 1603 à 1632.

LA PRÉSENCE DES ALGONQUINS

ENTRE TADOUSSAC ET QUÉBEC :

1603-1632

La région de Tadoussac, en 1603, est pour les Montagnais un centre névralgique qui relève de leur prépondérance. Formant une population de mille individus (R.J., t. 1, 1611 : 15), ils reçoivent à Tadoussac les divers partenaires commerciaux, tant européens qu'amérindiens. Ce n'est qu'en fonction de leur alliance commerciale et guerrière que les Algonquins, les Etchemins et plus tardivement les Hurons, sont présents à Tadoussac. Les Algonquins qui y circulent au tout début du Régime français proviennent, selon les sources, de la vallée de l'Outaouais ou de la région ouest du Saint-Maurice. Ceux de l'Île (les Kichesipirinis, dont le principal campement d'été se situe sur l'actuelle île Morrison³), et ceux de la nation d'Iroquet (les Onontcharonons, au sud de la rivière des Outaouais dans l'Est ontarien), sont les plus fréquemment mentionnés. Ils ont en commun avec les Montagnais le même ennemi, l'« Iroquois », au sud-est du lac Ontario, qui cherche à s'accaparer la

voie fluviale dont les rives ont récemment été abandonnées par les populations iroquoiennes laurentiennes.

LA PRÉSENCE DES ALGONQUINS ENTRE QUÉBEC ET TROIS-RIVIÈRES

On estime qu'en 1603 il y avait probablement moins de trente ans que les Montagnais s'étaient imposés dans la région de Québec, suivant ainsi de peu la disparition des Stadaconéens (Trigger 1990 : 205-207). Les Algonquins que l'on rencontre parfois dans cette région proviennent de plus haut, soit la vallée de l'Outaouais. Ils y viennent pour commercer, renouer des alliances et entreprendre des excursions de petites guerres (Giguère 1973, v. 1, 1603 : 108; 1609 : 348). Les chefs algonquins Iroquet et Tessouat, qui viennent de la vallée de l'Outaouais, de même que le chef Batiscaan (dont nous verrons qu'il n'est pas non plus de la région de Québec), y rencontrent des Montagnais (Sagard 1866, t. 1 : 103-104). Par ailleurs, ce sont les Montagnais qui, en voyant les Jésuites préparer leurs installations de Sillery, demandent les premiers à s'installer sur des terres de cette mission (R.J., t. 2, 1638 : 18-19). Encore en 1640, d'après les *Relations des Jésuites*, la région de Québec, au nord du fleuve Saint-Laurent, semble circonscrite essentiellement par les Montagnais qui « sont ceux qui ont leur pays plus près de Kebec et s'appellent ainsi, à raison de nos hautes montagnes. Les Algonquins sont de plus hault » (J.R., v. 23 : 302)⁴. Il faut préciser toutefois que les Algonquins se divisent en deux groupes : outre ceux de l'Outaouais, près des Hurons de l'est de la baie Georgienne, il y a ceux qui « sont voisins des Montagnets, et comme meslez avec eux » (J.R., v. 23 : 304). Une telle expression pourrait nous porter à déduire qu'il y a des Algonquins dans la région de Québec et qu'ils sont culturellement proches des Montagnais. Ce serait, toutefois, une déduction incorrecte puisque les Attikamègues (Poissons Blancs) eux-mêmes, pourtant éloignés de Québec, démontrent, lors de leur installation temporaire à la mission de Sillery, qu'ils se sentent culturellement plus près des Montagnais que des Algonquins. En fait, d'après nous, l'expression « meslez avec eux » exprime plus une cohabitation sur un certain territoire de chasse ou dans des lieux de rencontre qu'une similitude ethnique.

Plus encore, il est difficile d'établir que des groupes spécifiques d'Algonquins puissent fréquenter l'étendue de terres au nord du fleuve Saint-Laurent entre Québec et Trois-Rivières. Si de tels groupes existent au début du XVII^e siècle, ils n'ont pas de désignations précises. Seul le nom du chef « Batiscaan » a été attribué à une bande et à

la rivière que ce chef utilisait pour descendre en traite. Il est difficile de départager si le chef Batiscan est un Montagnais ou un Algonquin (Trudel 1966 : 170; Jury 1967: 82). Si l'on se fie à la carte de Champlain de 1612, la « contrée de bastisquan » est à l'ouest du Saint-Maurice. Cette carte nous porte à croire que le chef Bastiscan et sa bande circulaient aux sources de deux rivières dont l'une ne peut être que l'actuelle Mattawin qui se jette dans le Saint-Maurice, et dont l'autre peut tout aussi bien être la Maskinongé, la Yamachiche ou L'Assomption (Giguère 1973, v. 1, carte annexe de 1612). Cependant, la carte de 1632 laisse croire que cette deuxième rivière serait la rivière du Loup (Giguère 1973, v. 3, carte annexe de 1632). Champlain déclare, en parlant de la Batiscan, que les Algonquins l'utilisent quelquefois pour descendre (Giguère 1973, v. 1, 1603 : 91). Cela ne serait donc pas encore devenu habituel pour le chef Batiscan lui-même, bien sûr, si celui-ci était un Algonquin. Soulignons que, sur la fin de son parcours, la Batiscan constitue une excellente route pour naviguer en canot. Elle est empruntée également par d'autres bandes, entre autres celles d'Iroquet (Algonquin onontcharonon) et d'Ochateguin (Huron arendaronon) qui, par exemple, en 1609, viennent assister leurs alliés dans leurs guerres contre les Iroquois (Agniers) (Giguère 1973, v. 1, 1609 : 323-324; v. 2, 1609: 803). Leur point d'arrêt se trouvait sur une île nommée Saint-Éloi, en face de l'église de Batiscan et à une lieue et demie de l'embouchure de la rivière Sainte-Anne (Giguère 1973, v. 1, 1603 : 93, note 2; v. 1, 1609 : 323, note 1; vol. 2, 1609 : 803, notes 1 et 2). Ce point d'arrêt se situe sur la route qui part de la Huronie, passe par l'Outaouais, la Gatineau (ou autres affluents telle la rivière Dumoine), le Saint-Maurice, la Batiscan puis le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Québec et même Tadoussac. Ils évitent ainsi les attaques iroquoises, fréquentes le long de l'Outaouais. En fait, en 1637, la région de Trois-Rivières est toujours à la jonction des territoires fréquentés par les Algonquins et les Montagnais. D'ailleurs les terres de chasse s'étendant au nord, dont celles en direction de Québec, sont exploitées par un groupe de Montagnais durant l'hiver (J.R., v. 12 : 190).

Il n'est donc certes pas question d'affirmer que les Algonquins contrôlent les allées et venues des Montagnais dans cette région. En fait, tant les Montagnais que les Algonquins accompagnent Champlain dans ses explorations du fleuve Saint-Laurent : tant les Montagnais que les Algonquins semblent avoir recours à la route fluviale, et ils ne peuvent le faire qu'en s'entraïdant.

LA RÉGION DE TROIS-RIVIÈRES

Même si on remarque la présence d'Algonquins entre Québec et Trois-Rivières en 1603, les Algonquins sont des nouveaux venus dans cette dernière région. Lorsque Champlain remonte le fleuve cette année-là, il remarque fort bien que les Algonquins, bien qu'ils soient aidés des Montagnais et des Etchemins, ne contrôlent pas réellement la route fluviale :

... l'habitation des Trois Rivières feroit un bien pour la liberté de quelques nations, qui n'osent venir par là, à cause desdicts Irocois leurs ennemis, qui tiennent toute laditte rivière de Canadas bordée; mais estant habitée, on pourroit rendre lesdicts Irocois & autres sauvages amis, ou à tout le moins, sous la faveur de laditte habitation, lesdicts sauvages viendroient librement sans crainte & danger, d'autant que ledict lieu des Trois Rivières est un passage. (Giguère 1973, v. 1, 1603 : 95)

À cette époque, des Algonquins originant de la région de l'Outaouais sont en voie, petit à petit, de s'accaparer les anciennes terres de chasse des Iroquoiens ayant autrefois fréquenté la région au nord du lac Saint-Pierre. Ces Iroquoiens devaient fréquenter la rive nord du fleuve Saint-Laurent, et ils auraient eu accès pour leurs chasses hivernales à un territoire pouvant aller, en ce qui concerne le Saint-Maurice, jusqu'à l'actuel Coucoucache au lac Blanc. Cela expliquerait que, plus tard, la limite des terres de chasse entre les Attikamègues et les Algonquins de Trois-Rivières se situait à cet endroit (Parent 1985 : 237). Malgré leur mode de vie sédentaire, les Iroquoiens du Saint-Laurent avaient besoin de terres de chasse et celles-ci se trouvaient au nord du fleuve Saint-Laurent entre Stadaconé et Hochelaga. Notons que les Français ont construit leurs habitations de Trois-Rivières sur les lieux mêmes d'une ancienne bourgade iroquoise (J.R., v. 8 : 28).

Dès le début des missions chrétiennes, Trois-Rivières sera un lieu de rencontre pour des Algonquins, des Montagnais et des Attikamègues (Gouger 1987 : 81). C'est la menace des Iroquois qui fait que Trois-Rivières, fondée en 1634, semble destinée à recueillir plusieurs nations. Cette menace est d'ailleurs perçue comme un moyen efficace de forcer la sédentarisation des Algonquins et des Montagnais à Trois-Rivières (J.R., v. 12 : 170; Beau-lieu 1987 : 146). Les Jésuites y fondent la mission de la Conception dès 1634 (Trudel 1979, III, t. 1 : 138), mais au début peu d'Algonquins vont se sédentariser. En 1637 il n'y a que deux familles sur ce qu'il est convenu de nommer la terre de Pachiriny située « sur le troisième lot des terres des Jésuites » (Trudel 1983, III, t. 2 : 377, note 29), mais en 1637, une importante défaite subie par des guer-

riers algonquins et montagnais (alors en excursion de guerre chez les Agniers), va les pousser à se fortifier près des établissements français (J.R., v. 12 : 142-160, 190; Parent 1985 : 325). Les *Relations des Jésuites* mentionnent qu'en 1639 plus de huit cents Algonquins, venant de l'Outaouais, arrivent à Trois-Rivières (J.R., v. 16 : 36, 42). Ces Amérindiens n'ont toutefois l'habitude de s'y cabaner que temporairement. En 1640-1641, les missionnaires de Trois-Rivières s'occupent de plusieurs nations, dont, chez les Algonquins, les Kichesipirinis, les Weskarinis, les Onontchataronons et les Oukotoemis (Otaguotouemins), de même que des Attikamègues, des Montagnais et plusieurs autres (J.R., v. 20 : 258). Bon nombre de baptêmes administrés à Trois-Rivières montrent que ceux que l'on peut identifier comme Algonquins proviennent de l'Outaouais (Parent 1985 : 176, 227-229), et l'on déclare d'ailleurs qu'ils proviennent « d'en Haut » (J.R., v. 24 : 190). En fait, la formation de la mission de Trois-Rivières respecte celle de la région de Québec, où plusieurs nations se rassemblent, comme si ces deux régions se situaient sur une ligne frontière, et non à l'intérieur d'un territoire particulier à une nation.

Dans les années 1640, un fort mouvement de déplacement de population affecte les Algonquins réfugiés à Trois-Rivières. Dès 1641 deux groupes importants fuient la menace iroquoise; un se réfugie à Sillery et un autre retourne dans l'Outaouais où il est tout de même massacré par les Iroquois; cependant, un troisième groupe vient remplacer ces premiers aux Trois-Rivières (Trudel 1983, III, t. 2 : 377). En 1645, les Algonquins de l'Outaouais, réunis à Trois-Rivières, sont encore en mesure de fournir un effort de guerre pour amener les Iroquois agniers à conclure une paix qui ne sera toutefois que temporaire (Parent 1985 : 344-345; R.J., t. 3, 1645 : 23-35). Croyant tous la paix acquise, ces mêmes Algonquins iront fréquenter des terres de chasse dans la région de la rivière Nicolet ainsi que de la Yamachiche (Perrot 1973: 107).

Ceux qui chassaient du côté sud, vers la rivière Nicolet, étaient des Algonquins onontchataronons conduits par le chef Taoutskaron (R.J., t. 4, 1647 : 4). Le groupe de la rivière Yamachiche, était conduit par Simon Piescaret, un chef des Algonquins de l'Île (Kichesipirinis); ce groupe subira de lourdes pertes aux mains des Iroquois qui reprennent la guerre. La bande de la rivière L'Assomption, s'il en existe une, ne porte pas de nom spécifique, mais signalons que le nom algonquin de cette rivière est *Outaragauesipi* (R.J., t. 3, 1642 : 36). Cette bande pourrait être celle du chef Batiscan, si la bande de ce dernier peut être apparentée à des Algonquins qui fréquentaient l'ouest du Saint-Maurice au début du XVII^e siècle.

LE HAUT-SAINT-AURICE

Probablement bien avant de fréquenter les terres de chasse de la région de Trois-Rivières, les Algonquins, à l'instar des Montagnais, utilisaient les rivières Trenché et Bostonnais pour rejoindre le lac Saint-Jean, de même que l'axe Vermillon-Lièvre pour rejoindre la rivière des Outaouais (Parent 1985 : 226-227). Toutefois, en amont du Saint-Maurice, au-delà de Coucoucache, commencerait le territoire des Attikamègues, ou Poissons Blancs (Parent 1985 : 237; Hodge 1913 : 52-53). Spécifions ici que les Attikamègues ne sont pas les ancêtres des actuels Attikameks du Haut-Saint-Maurice qui, dans les années 1970, étaient encore identifiés par le vocable « Têtes-de-Boule » (Clermont 1982). Toutefois, la tradition orale des actuels Attikameks (Têtes-de-Boule) laisserait présager qu'un groupe nommé « Omami » aurait été l'occupant des terres situées au nord, à l'est et au sud des lacs Kempt et Manouan (Burger 1953 : 33). Les Omamis, réduits par les épidémies et par les guerres, auraient été refoulés plus à l'est par l'arrivée des Têtes-de-Boule. Les *Relations des Jésuites* ne font pas mention qu'un tel groupe aurait pu fréquenter un territoire situé entre celui des Algonquins de Trois-Rivières et celui des Attikamègues du Haut-Saint-Maurice. Il est vrai que la tradition orale, telle que rapportée par les Têtes-de-Boule, ne peut se référer qu'à la période de temps entre 1720 et 1750, puisque c'est vers cette époque qu'une première bande composée de Têtes-de-Boule s'installe dans le bassin hydrographique du Saint-Maurice (Ratelle 1987 : 92). Selon nous, le terme « Omami » identifierait tout groupe situé en aval des cours d'eau, à l'instar des Oumamiweks de la Côte-Nord dont le nom signifie *down-stream people* (Hodge 1913 : 380). De même, les Nipissings appelaient les Algonquins les *Oma'mi'wininiwak*, c'est-à-dire les gens du bas de la rivière (Day et Trigger 1978 : 797). Les Omamis, tel que rapporté par la tradition orale des Têtes-de-Boule, ne seraient alors tout simplement que les Amérindiens qui, à partir de 1720 environ, donc pour le XVIII^e siècle mais non auparavant, se situaient en aval de la rivière, soit des Algonquins du Bas-Saint-Maurice.

Un des principaux lieux de rencontre des Attikamègues serait un lac du nom de Kisakami (R.J., t. 4, 1651 : 26). Ce lac, que le père Buteux a baptisé Saint-Thomas, a déjà été identifié comme étant le lac Mandonac, mais cela, d'après Albert Tessier (1934 : 19), sans preuves réelles. Le véritable centre du territoire attikamègue se situerait à la hauteur des terres, là où les Hurons venaient commercer (Tessier 1934 : 30-32). En 1609, Champlain apprend que ces « grands chasseurs », les Attikamègues, voient la mer du Nord en moins de six journées (Giguère 1973, v. 1, 1609 : 327). En 1648, trois bandes d'Attikamègues,

dont l'une d'elles occupe à elle seule quarante canots, descendent à Trois-Rivières (J.R., v. 32 : 282). Ces Attikamègues étaient ethniquement plus près des Montagnais que des Algonquins.

On apprend que les Attikamègues avoisinent « trois ou quatre petites nations au nord de leur pays », dont les Kapiminakouetiiks (J.R., v. 18 : 226; v. 29 : 118-120). On note également les Ouramanicheks, dont plusieurs sont descendus en traite avec les Attikamègues au début des années 1640 (J.R., v. 26 : 90). Les Outakwamioueks, qui sont sans doute une branche soit des Mistassins, soit des Montagnais (ou même des Naskapis, d'après Bailey 1969 : 41), venaient également en traite avec eux. Un des principaux lieux de rencontre de ces nations était Nicabau (Maouatchihitonnem), à la hauteur des terres entre les trois grands bassins du lac Saint-Jean, de la baie James et du Saint-Maurice (J.R., v. 46 : 274; R.J., t. 3, 1643 : 38). Plus à l'ouest, les Attikamègues côtoyaient sans doute les terres de chasse d'un groupe d'Algonquins nommés Otaguottouemins (ou Kotakoutouemis, peut-être les mêmes que les Oukotoemis). Au sud, les terres de chasse des Attikamègues jouxtaient celles des Kichesipirinis et celles de la Petite Nation (Weskarinis).

LE CAP DE LA VICTOIRE

(ANTHRANDÉEN), OU FORT RICHELIEU

Les Algonquins ne se hasardent pas sans raisons à fréquenter la rive sud du Saint-Laurent. Leur présence occasionnelle à l'embouchure du Richelieu s'inscrit dans le commerce avec les Européens et les actions de guérillas qu'ils exercent contre les Iroquois. En 1603, les Algonquins, les Montagnais et les Etchemins y ont élaboré une demi-forteresse de pieux et d'écorce de chêne qui part des rives du Saint-Laurent pour se terminer sur celles du Richelieu. Cette tactique leur permet de fuir rapidement en canot si les Iroquois viennent les y surprendre (Giguère 1973, v. 1, 1603 : 97-98). En 1609, une expédition guerrière est effectuée contre les Iroquois agniers au sud du lac Champlain. Lors du retour les alliés s'arrêtent à la hauteur de Chambly, font le départage des prisonniers et se séparent. Les Algonquins ne redescendent pas vers Trois-Rivières, ni vers Québec, et ils ne restent pas non plus dans la région du Richelieu, bien entendu; ils se dirigent quasi en ligne droite vers le saut Saint-Louis en compagnie des Hurons (Giguère 1973, v. 2, 1609 : 825). Ces derniers retournent ainsi en Huronie et les Algonquins, eux, dans la vallée de l'Outaouais. Seuls les Montagnais redescendent avec Champlain jusqu'à Québec.

Champlain croit que les abords du lac Champlain, tout comme ceux du Richelieu, ont été vidés des populations qui y auraient naguère cultivé le sol (Giguère 1973, v. 1, 1609 : 337). Les écrits de Champlain peuvent laisser croire que ces rives ont été abandonnées à cause des guerres mettant aux prises d'un côté les Algonquins et les Montagnais (auxquels se joignent occasionnellement les Etchemins), et de l'autre les Agniers. En fait, il est plutôt probable que les Iroquoiens du Saint-Laurent, qui ne fréquentaient sans doute ces rives que pour la chasse et la pêche, ont pu être expulsés par les Agniers eux-mêmes, et ces derniers, dans leur élan vers Québec, auraient alors trouvé d'autres ennemis, les Montagnais et les Algonquins (Trigger 1990 : 202-207).

Grâce à la victoire de 1610 non loin de l'embouchure du Richelieu, là où les Algonquins, les Montagnais, les Hurons et quelques Français auraient défait environ cent Agniers, les Algonquins profitent d'une plus grande sécurité sur le fleuve entre Montréal et Québec, bien que des raids iroquois sporadiques soient toujours à redouter (Giguère 1973, v. 1, 1610 : 359-360; v. 2, 1610 : 826-827). En fait, seules les terres au nord du fleuve demeurent sûres pour les chasses saisonnières. Toutefois, même avant la fondation de Trois-Rivières, lors de périodes d'accalmie le cap de la Victoire était choisi à l'occasion pour venir y faire la traite. Ainsi, en 1623, Sagard remarque que des Hurons venant de Huronie s'y étaient « cabanés » à cette fin (Sagard 1976 : 41-42). En fait, à l'approche de la paix de 1624, le cap de la Victoire tendra à devenir un arrêt obligatoire pour les Hurons, de qui les Algonquins de l'Île (Kichesipirinis) et les Montagnais cherchent à obtenir des *présents* avant de leur céder le passage vers Québec (Sagard 1976 : 260-261; 1866, t. III : 752-754).

La présence des Français au fort Richelieu assurera aux Algonquins, comme aux autres qui fréquentent la région, une sécurité lors de la chasse d'hiver, qui y est particulièrement profitable en raison de la désertion de ces terres (J.R., v. 24 : 114). Dans les années 1640, ce sont en fait des Algonquins réfugiés tant à Québec qu'à Trois-Rivières, mais aussi des Algonquins de l'Île, les Kichesipirinis, qui vont en chasse vers le fort Richelieu (J.R., v. 24 : 58, 112-114, 216-218). De là, au printemps, ils se répartissent soit à Trois-Rivières, soit à Montréal. La présence des Algonquins dans les bassins hydrographiques des rivières Nicolet et Bécancour ne peut être qu'exceptionnelle au début du XVII^e siècle. Aussi, en resituant correctement les propos de Nicolas Perrot (1973 : 107-108), il nous faut conclure que la présence des Algonquins dans cette région correspond en fait à un temps tout juste antérieur à leur défaite de 1647.

Le Richelieu est donc une porte ouverte entre les Algonquins et les Agniers. Bien qu'il y ait menace directe des Iroquois sur la région de Montréal et même sur celle

de l'Outaouais, c'est surtout dans le corridor du Richelieu que se tiennent les premiers affrontements. Ce fait s'explique par la présence des Agniers comme principaux belligérants dans la guerre menant au contrôle de l'axe de communication que constitue le Saint-Laurent et dont l'un des verrous s'avère être le cap de la Victoire, sis aux sources mêmes du Richelieu.

Toute la région au sud du lac Saint-Pierre n'est donc pas un territoire algonquin, mais un *no man's land*, un champ de bataille, le Richelieu étant le chemin de la guerre. En réalité, la région du lac Saint-Pierre s'insère dans une zone conflictuelle qui s'étire jusqu'au lac Champlain. Il est évident que les Algonquins, pas plus que les Iroquois ni aucun autre groupe, ne bénéficient d'aucune terre de chasse régulière au sud du lac Saint-Pierre en 1603 et en 1650. Leur présence est conditionnelle au support de leurs alliés montagnais, etchemins ainsi que hurons et français.

LA RÉGION DE MONTRÉAL

Au début du XVII^e siècle, la région de Montréal vient également d'être vidée de ses anciens occupants. En 1603, lors de la venue de Champlain, cela ne faisait probablement pas vingt-cinq ans qu'elle avait été abandonnée. Toutefois, il est possible, et même fort probable, que des groupes d'Hochelaguais se soient réfugiés chez plusieurs peuples avoisinants, dont les Iroquois, les Hurons et les Algonquins.

Champlain apprend que le pays des Algonquins se situe le long de la rivière des Outaouais, alors appelée rivière des Algoumequins. C'est, pour les Algonquins, la Grande Rivière, soit *Kichesipi* (Hodge 1913 : 241). Quant à la rivière des Prairies, elle a, à l'occasion, été vue comme le prolongement de la rivière des Outaouais; cependant, outre le fait que le territoire des Algonquins weskarinis est limitrophe de la rivière des Prairies et que le groupe fréquentant la rivière L'Assomption devait s'en approcher, nous sommes portés à croire que la rivière des Prairies devait être tout aussi délaissée que l'île de Montréal elle-même.

La région de Montréal n'est donc également qu'une voie de passages plutôt irréguliers pour les Algonquins, et les informations recueillies par Champlain vont dans ce sens. Tout l'est et le sud de la région de Montréal, soit les routes navigables du Richelieu, du fleuve lui-même et du cours inférieur de l'Outaouais sont directement menacés par les raids iroquois, ce qui exclut toute présence stable des Algonquins. Ainsi le rassemblement de deux mille Amérindiens au saut Saint-Louis en 1612, dont mille deux cents guerriers, ne s'explique qu'en fonc-

tion de la conjonction du commerce et de la guerre (Giguère 1973, v. 1, 1613 : 459). De même en 1623, des Amérindiens y séjournent, mais il s'agit d'un rassemblement temporaire sur le chemin de la traite (Sagard 1976 : 42).

Champlain tentera d'amener les Algonquins à cultiver près du saut Saint-Louis en leur promettant d'y construire une habitation française (Giguère 1973, v. 1, 1613 : 456-457). En 1613, Tessouat, le chef des Algonquins de l'île (les Kichesipirinis de l'île Morrison), considère la possibilité de déménager au saut Saint-Louis, mais conditionnellement à la présence des Français (Giguère 1973, v. 2, 1613 : 869-870). Pour lors, il est toutefois impensable pour les Algonquins de venir s'établir dans la région de Montréal, puisque la guerre se tient pratiquement à cet endroit, de même qu'à l'embouchure du Richelieu. Il n'est probablement pas dans l'intérêt des marchands de subvenir aux besoins d'une habitation dans cette région qui, pour l'époque, est passablement éloignée à l'intérieur du continent.

En fait, les Algonquins n'auront jamais à Montréal un lieu de rencontre un tant soit peu sécuritaire avant la fondation de Ville-Marie en 1642. Le projet avait été sans cesse remis, depuis 1611, faute de ressources (Trudel 1983, III, t. 2 : 147). Les missionnaires espèrent y attirer « les Mataouachkariniens, Onontchataronons, Kinonchepiririk, 8e8eskariniens, ceux de l'Isle, et autres qui parlent l'idiosme ... » (J.R., v. 24 : 266). C'est ainsi, que dès l'hiver 1642-1643, des Algonquins de la vallée de l'Outaouais, dont certains ne se permettaient auparavant que de chasser près du fort Richelieu, peuvent maintenant oser chasser dans les environs de Montréal (J.R., v. 24 : 218, 266). Cependant, les Iroquois, armés par les Hollandais, vont vite briser cette sécurité.

LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS

Une légende du peuple algonquin fait allusion à une ancienne occupation située près des eaux salées au moment du contact avec les Français (Speck 1929 : 107). Le fondement d'une telle légende peut prendre racine dans deux réalités historiques. Dans le premier cas il semblerait qu'au XVI^e siècle, des Iroquoiens de la région de Québec, qui fréquentaient les eaux salées du fleuve à Tadoussac et du golfe à Gaspé, auraient trouvé refuge, au moment de leur dispersion, chez un ou plusieurs groupes d'Algonquins, contribuant ainsi à enrichir la tradition orale. La deuxième explication serait tout simplement que des groupes d'Algonquins de la vallée de l'Outaouais allant commercer à Tadoussac y auraient effectivement rencontré les Français à la fin du XVI^e siècle.

Malgré le manque d'informations concernant les Algonquins en 1535 et en 1541, et en conséquence de la certitude historique de la présence d'Iroquoiens dans la vallée du Saint-Laurent, nous devons admettre que le peuple algonquin devait occuper un territoire attenant à celui des Iroquoiens, soit à tout le moins celui de la vallée de la rivière des Outaouais. La documentation indique que, par la rivière des Outaouais, on « va en la demeure » des Algonquins (Giguère 1973, v. 1, 1603 : 105). Champlain mentionne qu'ils se situent à soixante lieues du fleuve, ce qui devrait somme toute correspondre à la localisation des Algonquins de l'île, les Kichesipirinis de l'île Morrison. En fait, Champlain lui-même distinguera six principaux groupes d'Algonquins à la suite de ses expéditions de 1613 et 1615.

Les premiers Algonquins identifiés au nord de la rivière des Outaouais sont les Weskarinis (ou Petite Nation). Ils fréquentent assurément les rivières Rouge, de la Petite Nation et du Lièvre, et étirent leur territoire vers le nord à une distance d'au moins quatre journées de l'embouchure de la rivière de la Petite Nation (Giguère 1973, v. 1, 1613 : 447). Ils peuvent aussi se présenter dans la région de Montréal, et ceux qui chassent au nord de l'île Jésus, et peut-être même sur la rivière L'Assomption, sont sans doute de cette bande ou lui sont grandement apparentés.

Au sud, les Onontchataronons (ou nation d'Iroquet) fréquentent la rivière South Nation et possiblement la rivière Rideau (Day et Trigger 1978 : 792; Giguère 1973, v. 1, 1613 : 448). Certains ont voulu croire qu'ils formaient une partie des Weskarinis (Petite Nation), sans doute parce que la cartographie a longtemps identifié une rivière de la Petite Nation en lieu et place de l'actuelle South Nation, mais la documentation historique assure pourtant qu'ils en sont distincts. Les Onontchataronons sont dits avoir autrefois occupé l'île de Montréal. Cela est possible, mais nous avons vu plus haut qu'il serait plus plausible de déduire que des survivants hochelaguais se seraient réfugiés chez les Onontchataronons. Il est vrai que le mode de vie des Onontchataronons appelait ces derniers à procéder à des échanges de produits s'avérant complémentaires de ceux qu'offraient les Hochelaguais. Cette complémentarité perdure au temps de Champlain avec d'autres groupes d'Iroquoiens, tels les Neutres et les Hurons de la région des Grands Lacs.

Toutefois, les Onontchataronons ne fréquenteront les terres de chasse entre le fleuve Saint-Laurent et la rivière des Outaouais qu'après la disparition des groupes iroquoiens ouest-laurentiens occupant autrefois les rives du fleuve entre les lacs Ontario et Saint-François. Nous ne pouvons accorder trop de crédit au texte de Nicolas Perrot lorsqu'il déclare que dans cette région le territoire des Algonquins se situait à l'intérieur des lignes formées

par la rivière des Outaouais, le lac Nipissing et la rivière des Français, et au-delà à Toronto (Perrot 1973 : 9). Un tel territoire se superpose à celui de la Huronie; certains groupes d'Algonquins hivernaient près des Hurons, et les Onontchataronons se rendaient parfois même chez les Neutres (Sagard 1866, t. III : 803). En réalité, tant la région de Montréal que la Huronie ne représentent que des pointes extrêmes de la fréquentation territoriale des Onontchataronons.

Les Onontchataronons ont d'une part une alliance avec les autres Algonquins, les Montagnais et les Etchemins, et d'autre part une alliance avec les Hurons, spécialement les Arendahoronons. Ce sont les plus menacés par les Iroquois dans leur commerce avec les Français. Les Iroquois peuvent atteindre les Onontchataronons par l'Outaouais, par le fleuve et par le lac Ontario. Rendus aux sources de la rivière Rideau, ils peuvent atteindre facilement la rivière des Outaouais et s'attaquer aux points névralgiques de cette artère du « territoire » algonquin (Giguère 1973, v. 1, 1613 : 448).

Allant plus en amont sur la rivière des Outaouais, d'autres Algonquins, chassent sur la Gatineau. Champlain ne leur donne aucun nom particulier autre que celui d'« Algoumequins » (Giguère 1973, v. 1, 1613 : 447-448). Notons que le terme « Algoumequins » correspond le plus souvent aux Algonquins de l'île (Kichesipirinis). Ainsi ce serait des Kichesipirinis qu'aurait rencontrés Gabriel Sagard lorsqu'il remarqua un petit « hameau d'Algoumequins » entre l'île Morrison et la Chaudière (Asticou) (Sagard 1976 : 254-255, 257). Sur l'axe de la rivière des Outaouais, l'île Morrison correspondrait à un lieu de rencontre estival des Kichesipirinis. Ces derniers, dont un des chefs porte le nom héréditaire de Tessouat, s'installent sur l'île Morrison et dans les environs (dont l'île des Allumettes), selon les besoins de terres cultivables, et s'y regroupent l'été pour cultiver du maïs et des courges, de même que des pois, obtenus récemment des Français. Leurs terres de chasse englobaient la région au nord de l'île des Allumettes, et, sans aucun doute également dès en aval, les bassins hydrographiques des rivières Gatineau et Coulonge; nous n'avons pas de certitude quant à leurs limites septentrionales. Ce sont les plus riches des Algonquins et les plus puissants en ce début du XVII^e siècle. C'est à la hauteur de l'île Morrison qu'ils tentent de maîtriser le commerce circulant sur la rivière des Outaouais. Ils viennent commercer aussi aux lieux de traite sur le Saint-Laurent jusqu'à Tadoussac.

Sur la rive sud de l'Outaouais, à l'embouchure de la Madawaska habitent les Mataoueskarinis (Giguère 1973, v. 1, 1613 : 450-451), que Champlain avait rencontrés au lac des Chats en 1613. Ce groupe, qui demeure en fait au sud des Kichesipirinis (R.J., t. 2, 1640 : 34; t. 3, 1643 : 61; t. 3, 1646 : 34; t. 5, 1658 : 22), fuira à la Baie James

pendant le temps fort des guerres iroquoises, entre 1647 et 1661, et il y était toujours en 1672 (R.J., t. 6, 1672 : 54).

Au sud des Kichesipirinis, dans la région du lac Muskrat, du côté sud de la rivière des Outaouais, on note la présence des Kinouchipirinis (Keinouches, Quenongebins⁵) [Giguère 1973, v. 1, 1613 : 446], qui sont à la fois horticulteurs, chasseurs et pêcheurs. Champlain les rencontre tout d'abord au-dessus du Long-Sault (Quenouchouan), alors que quinze canots descendent en traite au sault Saint-Louis. Plus tard, au lac Muskrat, il rencontre un chef appelé Nibachis, qui serait selon toute probabilité un Kinouchipirini (Giguère 1973, v. 1, 1613 : 452; v. 2, 1613 : 867; Day et Trigger 1978 : 792).

Au nord-ouest des Kichesipirinis, les Otaguottouemins vivent de chasse et de pêche. Champlain les rencontre en 1615 à l'embouchure de la rivière Mattawa (Mataouan) (Giguère 1973, v. 2, 1615 : 508, 900). Les Jésuites les nommeront Kotakoutouemis et Otokotouemis (R.J., t. 2, 1640 : 34; t. 6, table alphabétique : 20). Comme ils sont dits voisins des Kichesipirinis, à l'intérieur des terres au nord, Parent (1985 : 236) est porté à croire qu'ils nomadisent au nord de la Gatineau, dans la région où est établi l'actuel réservoir Cabonga, ainsi que dans la région du Grand lac Victoria. On serait porté à croire que les Kotakoutouemis (Otaguottouemins) seraient les Outaoukotouemioueks avec lesquels certains Algonquins de Trois-Rivières allaient en traite (J.R., v. 18 : 228 et 258, note 14; R.J., t. 4, 1650 : 34; Hodge 1913 : 375, 619; Giguère 1973, t. 2, 1615 : 508, note 6). Si tel était le cas, les Otaguottouemins, qui ne cultivent pas et vivent de chasse et de pêche, pourraient avoir fréquenté les terres s'étendant au nord de la rivière des Outaouais, possiblement depuis la région du lac Kipawa jusqu'à la rivière Dumoine inclusivement. Il leur aurait été loisible alors d'avoir des contacts réguliers avec les Attikamègues.

L'OUEST DU QUÉBEC

D'autres groupes d'Amérindiens que les documents n'associent pas à des Algonquins se retrouvent au nord-ouest de ceux-ci, soit les Témiscamingues, les Abitibis et les Timagamis et, à l'ouest, les Népissingues (Nipissings)⁶. Plus à l'ouest encore, étaient les groupes apparentés aux Ojibwas (ou Chippawas) (Day 1978 : 787). Les Népissingues, nommés en huron *Askik8anehoronons*, resteront distincts des Algonquins. Cependant, de nos jours, en ce qui concerne l'intérieur du territoire québécois, les Abitibis et les Témiscamingues sont intégrés à la nation algonquine. Ces groupes, ou « nations », étaient identifiés par le nom du principal lac où ils se rassemblaient l'été.

Les Népissingues vivaient dans les environs du lac du même nom, probablement tout autour du lac. Culturellement les Népissingues sont sans doute plus apparentés aux Saulteux ou aux Chippewas, mais nous verrons qu'ils seront plus tard étroitement alliés aux Algonquins. Champlain les visite en 1615 et estime leur population de 700 à 800 âmes (Giguère 1973, v. 2, 1615 : 510). Il constate qu'à l'instar de plusieurs autres Algonquins de l'Outaouais, certains Népissingues hivernent en Huronie. Sagard rapporte qu'ils parlent la langue huronne en plus de leur propre langue (Sagard 1976 : 74). En 1640, les Jésuites entament chez eux la mission du Saint-Esprit (R.J., t. 2, 1641 : 81), mais quelques années plus tard, en 1650, de violentes attaques des Iroquois forceront les Népissingues à fuir au lac Nipigon (R.J., t. 4, 1650 : 26; t. 6, 1667 : 24).

LE SUD-EST ONTARIEN

Les voyages de Champlain et les *Relations des Jésuites* dévoilent que des Algonquins hivernent régulièrement chez les Hurons. Trois groupes principaux d'Algonquins fréquentent le Sud-Est ontarien. Le premier de ces groupes, celui du chef Iroquet, sera identifié par le nom de ce chef, soit la nation d'Iroquet, mais aussi par le mot « Onontcharonon », un mot d'origine huronne qui sera appliqué pour désigner ce groupe. Le deuxième groupe est celui des Mataoueskarinis, localisés pour lors à la rivière Madawaska. On trouve enfin les Kinouchipirinis ou Quenongebins, dont un des chefs serait sans doute Nibachis. Il faut toutefois y ajouter trois autres groupes mineurs, les Sagaigininins (Sagahiganirinioueks, Sagahiganisinins), les Sagnitaouigamas et les Ouasouarinins. Les Sagaigininins et les Sagnitaouigamas auraient habité le sud-ouest de la rivière des Outaouais à proximité des Algonquins de l'Outaouais comme tel, ou même près des Hurons (J.R., v. 18 : 226-228; v. 29 : 144; R.J., t. 2, 1640 : 34; t. 3, 1646 : 34; t. 4, 1648 : 62). Les Ouasouarinins seraient quant à eux plutôt apparentés aux Chippewas et appartiendraient aux groupes algonquiens de la région de la baie Georgienne (Hodge 1913 : 379). Il faut donc éviter de cataloguer tous les groupes déclarés de langue « algonquine » vivant près des Hurons comme étant des Algonquins. Ainsi les Ouachasques, les Nigouaouichiriniks, les Outaouasinagoueks, les Kichkagoneiaks, les Ontaanaks, les Outaouakamigoueks, les Ouasaniks, les Atchougues, les Amikoueks, les Achirigouans, les Nikikoueks, les Michisagueks et les Paouita-goungs ne sont pas des Algonquins, mais des groupes algonquiens des Grands Lacs (Tooker 1987 : 18; J.R., v. 16 : 252; v. 33 : 148).

La présence algonquaine dans cette région s'inscrit également en fonction des missions chrétiennes. Les principales missions des Jésuites sont les suivantes : Saint-Esprit, chez les Népissingues (J.R., v. 30 : 108, 118); Saint-Charles chez les Ouasouarinis (Waswarinis) et les Sagahani-rinis (R.J., t. 2, 1640 : 34 ; t. 4, 1648 : 62; t. 4, 1650 : 21); Saint-Jean-Baptiste chez les Hurons arendaehronons, qui accueillent près d'eux des Onontchataronons en 1641 (Hodge 1913 : 467; R.J., t. 2, 1640 : 94; t. 2, 1641 : 83). La régularité avec laquelle les Onontchataronons se réfugient à cet endroit amènera les Jésuites à établir, pour eux, leur propre mission de Sainte-Élizabeth (R.J., t. 3, 1644 : 100).

L'ESPACE ALGONQUIN

Il est fort hasardeux d'établir une ligne frontière entre les Algonquins et les autres groupes ethniques pour le xvi^e siècle⁷. Toutefois, en respectant certains critères propres au mode de vie cyclique des populations amérindiennes nomades, certains chercheurs ont tenté d'établir que la frontière nord du territoire des Algonquins devaient ressembler à celle que l'on peut tracer pour le début du xvii^e siècle. Ainsi cette frontière obéirait à la coutume des nomades algonquiens de départager les terres de chasse en fonction des bassins hydrographiques (Parent 1985 : 76-77). Or il faudrait être prudent face à une telle extrapolation. En réalité, au tournant du xvii^e siècle, le peuple algonquin procède à une avancée vers l'est et se présente sur des terres de chasse et des lieux de pêche fréquentés naguère par des Iroquoiens du Saint-Laurent.

De plus, il faut prendre garde à toute généralisation. Un groupe ethnique n'occupe pas nécessairement tout un système hydrographique. Le Saint-Maurice semble départager les Algonquins des Montagnais, et le lac Blanc apparaît comme une limite avec les Attikamègues. Il semble probable que les groupes d'Algonquins, vers 1600, n'occupaient pas la totalité des affluents septentrionaux de la rivière des Outaouais, et il pouvait en être ainsi pour les affluents méridionaux. Les Weskarinis pratiquaient leurs chasses à une distance de quatre journées de canots et de portages vers le nord. Les Kichesipirinis, sur les rivières Coulonge et Gatineau, se rendaient sans doute tout aussi profondément à l'intérieur des terres.

Les bandes d'Attikamègues, d'Oumamioueks, d'Outakamieouks, d'Abitibis, de Témiskamingues et de Népissingues n'étaient reconnues ni par les Amérindiens ni par les Français comme étant des bandes algonquiennes. La région du lac Barrière et du Grand lac Victoria n'aurait pas été incluse dans la sphère de fréquentation des Kiche-

sipirinis : il s'agirait des Koutakoutouemis (Otaguottouemins) [Parent 1985 : 236]. Plus tard, cette région ne sera pas fréquentée par des Algonquins, mais par des Têtes-de-Boule venant de l'ouest.

Concernant le sud de l'Outaouais, les terres de chasse pourraient peut-être s'étendre jusqu'à Toronto comme le soutient Perrot. Plus à l'ouest ces terres de chasse ne devraient pas aller au-delà du Bouclier canadien ni empiéter sur les terres des Hurons en Huronie.

DÉMOGRAPHIE

Vouloir établir une estimation de la démographie du peuple algonquin pour le milieu du xvi^e siècle et le début du xvii^e siècle alors que nous faisons face à un manque évident de données adéquates peut paraître de la simple spéculation. Nous ne ferons donc que rappeler certaines tentatives d'évaluations antérieures et simplement tester la méthode de projection basée sur la densité démographique, soit le rapport individus/espace.

Il est évident que les chercheurs sont astreints à respecter un certain ordre de grandeur. L'évaluation de 5000 âmes par Benjamin Sulte pour l'ensemble du peuple algonquin est sans doute exagérée (Sulte 1898 : 124). Une estimation prudente pourrait plutôt présenter le chiffre de 3000 individus, pour la période des premiers contacts, en considérant que certains groupes pourraient s'apparenter à l'identité « algonquaine » (Viau 1986 : 23). Nous ne pouvons, hélas, établir un dénombrement de chacune des nations (ou tribus) algonquiennes. Le dénombrement qu'ont tenté d'établir les collaborateurs à l'*Atlas historique du Canada* (1987 : pl. 18) reposerait sur des données dites ethnohistoriques. En fait, il ne s'agit que d'une estimation honnêtement valable; on évaluerait ainsi la population algonquaine maximale à 3250 individus pour le début du xvii^e siècle (*Atlas* 1987 : pl. 18). Certains chercheurs, se basant trop strictement sur l'œuvre de Nicolas Perrot ont accepté le chiffre de 400 guerriers, en 1650, pour les seuls Kichesipirinis de l'île Morrison (Day et Trigger 1978 : 794; Sulte 1898 : 134). Or, en prenant comme base de calcul qu'à chaque guerrier correspond un coefficient moyen de 4,5 personnes par famille, nous obtenons un total de 1800 individus pour la seule bande des Kichesipirinis; ce qui, à notre avis, est beaucoup trop élevé. On pourrait, ici, faire intervenir certaines des estimations basées sur le modèle des économies prédatrices que l'on tente d'appliquer aux groupes algonquiens nomades, modèle qui nous apporte un cadre rigide canalisant le processus estimatif. Certains spécialistes ont proposé des ratios d'occupation territoriale qu'il est utile de

tester. Ces calculs s'adressent surtout à une période antérieure à la présence européenne. Ce modèle prescrit qu'en fonction de diverses exigences écosystémiques, un groupe prédateur algonquien fréquentant une unité territoriale donnée ne peut outrepasser un certain poids démographique, car il mettrait alors en péril sa viabilité basée sur l'équilibre écologique (une homéostasie) qu'il entretient sur son unité territoriale (Clermont 1977 : 182).

Si nous pouvons établir qu'une population nomade algonquienne d'avant 1600 se calcule en prenant comme ratio d'occupation 1,5 à 2 individus par 100 km² comme le suggère Hubert Charbonneau (1984 : 31), et qu'en fonction de la délimitation territoriale établie plus haut (dont nous estimons approximativement la superficie propre aux groupes algonquins pour le milieu du XVI^e siècle à environ 40 000 km²), nous établirions une population maximale d'environ 800 individus. Pour l'occupation algonquine du début du XVII^e siècle (dont nous estimons la superficie, tout de même partagée avec d'autres groupes, à environ 94 000 km²), on aurait près de 2000 individus. Ces deux estimations sont certainement en deçà de la réalité, et il faudrait probablement les doubler. On peut toutefois comparer avantageusement avec l'est de la baie James, dont le territoire pourrait avoir contenu une population de 0,001 à 0,004 individu par kilomètre carré (Séguin 1985 : 68). Un tel calcul, appliqué au territoire des Algonquins, ne donnerait qu'une population de 160 à 380 personnes. Les ressources fauniques du territoire ici concerné sont évidemment supérieures à celles de la région à l'est de la baie James. Ainsi nous privilégions l'estimation de Norman Clermont, qui prend en compte le taux d'occupation d'un territoire de nomades algonquiens situé tout juste au nord d'une population iroquoise, à un individu par 15 milles carrés, c'est-à-dire, après transposition, à un individu par 39 km² (Clermont 1980 : 161). Si nous privilégions le ratio de 1/39 km², nous aurions alors une population de 1000 individus pour les 40 000 km² que nous estimons pour 1535, et après les années 1600 pour 94 000 km², une population de 2400. Les Algonquins, toutefois, ne sont pas strictement nomades : des groupes pratiquent une certaine horticulture, d'où la capacité de soutenir une plus large population. De plus, ils sont engagés dans des échanges de produits complémentaires avec des horticulteurs iroquoiens. Ces liens commerciaux améliorent sans doute les conditions de vie des peuples en question; il faut donc être prudent dans toute estimation démographique des Algonquins. Soulignons enfin l'impondérable culturel. Toute société humaine détient dans son bagage culturel un savoir-faire empirique en regard des contraintes de son milieu. Tout calcul d'évaluation démographique des Algonquins pour le début du XVII^e siècle demeure donc fort relatif.

Les populations amérindiennes, dont les Algonquins, souffriront des guerres iroquoises des années 1630 aux années 1660, mais aussi des épidémies. Dès 1611, Champlain y note une épidémie sérieuse (Giguère 1973, v. 1, 1611 : 409). Ces malheurs allaient peser lourdement sur les Algonquins. Comme d'autres groupes, ils auraient pu disparaître entièrement. Leur salut, ils le trouveront tout autant dans de lointaines fuites que dans leur rapprochement des établissements français, bien que ce rapprochement puisse augmenter les effets désastreux des épidémies. De ces fuites, il résultera que la rivière des Algonquins, comme elle se nommait au temps de Champlain, deviendra désormais la rivière des Outaouais.

CONCLUSION

Partir à la manière des premiers découvreurs français pour retracer la présence des Algonquins nous a amené à survoler une aire géographique très vaste s'étirant de Tadoussac aux Grands Lacs. En 1603, au premier voyage de Champlain, les Iroquoiens du Saint-Laurent, qu'avait rencontrés Cartier, sont disparus depuis deux ou trois décennies. On constate alors que les Algonquins, les Montagnais et les Agniers tentent d'inscrire leur présence dans la vallée laurentienne qui, en fait, est devenue un *no man's land*.

Les régions de Tadoussac et de Québec sont essentiellement circonscrites par les Montagnais. Quant à la région de Trois-Rivières, elle n'est qu'un lieu de passage pour les Algonquins venant de l'Outaouais; ces derniers ne se présentent d'ailleurs là que depuis la disparition des Iroquoiens. Les Montagnais chassent l'hiver au nord du fleuve Saint-Laurent entre Québec et Trois-Rivières. Dans le Haut-Saint-Maurice, au-delà de l'actuel Coucoucacha, sont situés les Attikamègues (Poissons Blancs). Par suite des guerres iroquoises et des épidémies, ces derniers vont totalement disparaître. Ils seront remplacés par les Têtes-de-Boule, un groupe culturel distinct provenant du nord du lac Supérieur qui prendra dans les années 1970 le nom d'Attikameks.

Les six groupes ou « nations » d'Algonquins décrits par Champlain se situent de chaque côté de la rivière des Outaouais, d'ailleurs nommée, à ses débuts, rivière des Algonquins. Mais l'historique de la localisation des Algonquins ne s'arrête pas là : elle est en fait à son début. Il est en outre très difficile de tenter de circonscire un « territoire algonquin », car le contour d'un tel territoire ne peut être que vague. D'ailleurs, à l'intérieur même de cette aire territoriale tout n'est également qu'approximation.

Les Algonquins se verront soumis à des attaques sévères de la part de leurs ennemis les Iroquois qui les forceront à abandonner la vallée de l'Outaouais pendant plusieurs années. Ces attaques, accompagnées à l'occasion par des épidémies et des famines, aggraveront ainsi la situation générale et menaceront la survie des groupes d'Algonquins. Les principales directions de fuites seront, outre les refuges de Québec, Trois-Rivières et Montréal, la Huronie, les places fortes françaises et la profondeur des terres au nord d'un long tracé allant de Tadoussac aux Grands Lacs en passant par la baie James (J.R., v. 50: 297). Durant ce temps, les tentatives de sédentarisation des Algonquins s'avèreront des échecs, et ce pour deux raisons principales : les épidémies et la persistance du nomadisme. Les Algonquins se sont inscrits temporairement à des missions, mais au contraire des Hurons et des Iroquois ils ne se résoudront pas à s'y sédentariser vraiment avant la fin du XIX^e siècle.

Les Algonquins réussiront à éviter leur désintégration, mais ils n'offriront plus l'image qu'ils avaient antérieurement. Ils ne seront plus ces six nations (ou six tribus) distinctes rencontrées par Champlain, qui se côtoyaient le long de la rivière des Outaouais. À la fin du Régime français, ils se présenteront à nous en deux groupes distincts, celui de Trois-Rivières fréquentant les terres de chasse du Bas-Saint-Maurice et celui du lac des Deux-Montagnes fréquentant les terres de chasse de la vallée de l'Outaouais.

NOTES

¹ Les sources nous offrent une foule de noms pour désigner des « nations », des bandes ou des clans. Ces noms ont pour base un lieu de rassemblement, une qualité présumée, un totem, un nom de chef, etc. Nous avons, dans une étape antérieure à cette étude, différencié les mentions se rapportant au terme « algonquin ». Cependant, nous ne conservons ici, vu le cadre restreint de cette étude, que les informations les plus adéquates pour tracer le tableau de la situation des groupes pouvant être compris dans une définition « algonquine » particulière à la première moitié du XVII^e siècle. Il en ressort que la définition du terme « algonquin » est, dès le début du XVII^e siècle, une définition en devenir. Si les Algonquins échappent à la désintégration, d'autres groupes n'auront pas cette chance et, au fil des générations, des éléments épars viendront s'ajuster culturellement et participer, de fait, à la définition du peuple algonquin.

² Les Iroquoiens pouvaient offrir par exemple du maïs, du tabac, des filets de pêche, et recevoir des viandes séchées, des fourrures, etc.

³ Pour des raisons stratégiques, les Kichesipirinis établissaient leur campement d'été sur l'île Morrison et non sur l'île des Allumettes comme l'ont cru longtemps les historiens.

⁴ Sur l'origine du nom de Québec, le lecteur pourra consulter l'article de Charles A. Martijn, 1991 : «Gepèg (Québec) : un toponyme d'origine micmaque». *Recherches amérindiennes au Québec* XXI(3) : 51-64.

⁵ Il est intéressant de noter ici que le Long-Sault portait le nom de « Quenechouan » et qu'une rivière nommée « Kinonge » coule près de l'actuel Montebello, là où se tenaient pourtant les Weskarinis.

⁶ Au temps des Français ces « peuples » ne font pas partie de l'entité particulière « Algonquin », bien que certains puissent participer à l'appellation générale « Anishnabe ».

⁷ Concernant la carte qui accompagne cet article, nous nous sommes permis d'inclure sous le thème « groupes algonquins » trois petits groupes qui nous apparaissent participer à la définition de l'entité algonquine dans cette première moitié du XVII^e siècle. Il s'agit du groupe du chef Batiscan, des Saguinini et des Sagnitaouigamas.

REMERCIEMENTS

Je remercie pour leur collaboration et leurs commentaires : Jacqueline Beaulieu, Alberto Poulin, Christian Couvrette et Gilles Vallée. Mes remerciements s'adressent également à Daniel Clément ainsi qu'à l'équipe de rédaction de *Recherches amérindiennes au Québec*, tout particulièrement Marcelle Roy.

BIBLIOGRAPHIE

A) Documents d'archives

Archives nationales du Québec, Archives des Colonies, France :
 — Série B, Lettres envoyées
 — Série C¹¹A, Correspondance générale, Canada
 — Série C¹¹E, Des limites et des postes
 — Série F³, Collection Moreau de Saint-Méry
 Archives du Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal.

B) Ouvrages cités

Atlas historique du Canada, 1987 : Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 1, *Des origines à 1800*, (édition française, R. Cole Harris, dir.).

BAILEY, Alfred Goldsworthy, 1969 : *The Conflict of European and Eastern Algonkian Cultures 1504-1700 : A Study in Canadian Civilization*. 2^e éd., Toronto, University of Toronto Press.

BEAULIEU, Alain, 1987 : « Réduire et instruire : deux aspects de la politique missionnaire des Jésuites face aux Amérindiens nomades (1632-1642) ». *Recherches amérindiennes au Québec* V(1-2) : 139-154.

BURGER, Valérie, 1953 : « Indian Camp Sites on Kempt and Manouan Lakes in the Province of Québec ». *Pennsylvania Archeologist Bulletin* XXIII(1) : 32-45.

CARTIER, Jacques, 1981 : *Voyages au Canada*. Paris, Maspéro, (Ch.-A. Julien, Éd.).

CHAPDELAINE, Claude, 1980 : « L'ascendance culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent ». *Recherches amérindiennes au Québec* X(3) : 145-152.

CHARBONNEAU, Hubert, 1984 : « Trois siècles de dépopulation amérindienne », in Louise Normandeau et Victor Piché, éd., *Les populations amérindiennes et inuit du Canada. Aperçu démographique*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal : 28-48.

CHARLEVOIX, P.-F.-X., 1744 : *Histoire et description générale de la Nouvelle France avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*. Paris, Chez Nyon Fils, Libraire, 3 vol. (réimpression 1976).

CLERMONT, Norman, 1974 : « L'hiver et les Indiens nomades du Québec à la fin de la Préhistoire ». *La Revue de géographie de Montréal* XXVIII(4) : 447-452.

—, 1977 : « La Transformation historique des Systèmes économiques algonquiens », in William Cowan, éd., *Actes du Huitième Congrès des Algonquistes*. Ottawa, Carleton University : 182-187.

—, 1980 : « L'augmentation de la population chez les Iroquoiens préhistoriques ». *Recherches amérindiennes au Québec* X(3) : 159-164.

—, 1982 : *Ma femme, ma hache, mon couteau croche : deux siècles d'histoire à Weymontachie*. Québec, ministère des Affaires culturelles, (c. 1977), Coll. Civilisation du Québec, Série Cultures amérindiennes 18.

—, 1987 : « La préhistoire du Québec ». *L'Anthropologie* (Paris), 91 (4) : 847-858.

DAY, Gordon M., 1978 : « Nipissing », in Bruce G. Trigger, éd., *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*. Washington, Smithsonian Institution : 787-791.

DAY, Gordon M., et Bruce G. TRIGGER, 1978 : « Algonquin », in Bruce G. Trigger, éd., *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*. Washington, Smithsonian Institution : 792-797.

ETHNOSCOP, 1980 : *Étude de potentiel archéologique : axe Maniwaki - Témiscamingue, secteur rivière Dumoine et Maniwaki*. Québec, ministère de l'Énergie et des Ressources, Service de la voirie forestière.

—, 1984 : *L'occupation amérindienne en Abitibi-Témiscamingue*. Québec, ministère des Affaires culturelles, Direction régionale de l'Abitibi-Témiscamingue.

GIGUÈRE, Georges-Émile, 1973 : *Œuvres de Champlain*. Montréal, Éditions du Jour, 3 vol.

GOUGER, Lina, 1987 : *L'acculturation des Algonquins au XVII^e siècle*. Thèse de maîtrise en histoire, Université Laval, Québec.

HODGE, Frederick Webb, 1913 : *Handbook of Indians of Canada*. Ottawa. C.H. Parmelee.

J. R. = Thwaites, Reubens G., (éd.), 1896-1901 : *The Jesuit Relations and Allied Documents*. Cleveland, The Burrows Brothers Co, 73 vol.

JURY, Elsie McLeod, 1967 : « Batiscan (Batisquan) ». *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, vol. 1 : 82.

MAROIS, Roger J.-M., 1975 : *Les schèmes d'établissement à la fin de la préhistoire et au début de la période historique : le sud du Québec*. Ottawa, Musée national de l'Homme, Commission écologique du Canada, no 44.

MARTIJN, Charles A., 1991 : « Gepèg (Québec) : un toponyme d'origine micmaque ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXI(3) : 51-64.

PARENT, Raynald, 1985 : *Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice jusqu'au Labrador : de la préhistoire à 1760*. Thèse de doctorat en histoire, Université Laval, Québec.

PENDERGAST, James F., et Bruce G. TRIGGER, 1978 : « Saint Lawrence Iroquoiens », in Bruce G. Trigger, éd., *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*. Washington, Smithsonian Institution : 357-361.

PERROT, Nicolas, 1973 : *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*. Montréal, Éditions Élysée.

PLOURDE, Michel, 1990 : « Un site iroquoien à la confluence du Saguenay et du Saint-Laurent au XIII^e siècle ». *Recherches amérindiennes au Québec* XX(1) : 47-61.

RATELLE, Maurice, 1987 : *Contexte historique de la localisation des Attikameks et des Montagnais de 1760 à nos jours*. Québec, ministère de l'Énergie et des Ressources, 1 volume, 2 annexes.

Relations des Jésuites. Montréal, Éditions du Jour, 1972, 6 tomes.

SAGARD THÉODAT, Gabriel, 1866 : *Histoire du Canada et Voyages que les Frères Mineurs Récollets y ont faits [...] depuis 1615*. Paris, Librairie Tross, 4 vol.

—, 1976 : *Le Grand Voyage du Pays des Hurons*. Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH. Présentation par Marcel Trudel, Texte de l'édition de Denys Moreau.

SÉGUIN, Jocelyne, 1985 : « Réflexions sur les sociétés prédatrices : l'éloge de l'harmonie ou l'archéologie du rire ». *Recherches amérindiennes au Québec* XV(3) : 58-76.

SIMARD, Jean-Paul, 1976 : « Le meeting de M8chau Braganich ». *Recherches amérindiennes au Québec* VI(2) : 2-16.

SPECK, Frank G., 1915 : *Family Hunting Territories and Social Life of Various Algonkian Bands of the Ottawa Valley*. Canada, Dept. of Mines, Memoir 70, no 8, Anthropological Series.

—, 1929 : « Boundaries and Hunting Groups of the River Desert Algonquin ». *Indian Notes* VI(2) : 97-120.

SULTE, Benjamin, 1898 : « The Valley of the Grand River 1600-1650 ». *Transactions of Royal Society of Canada*, 2^e série, IV(2) : 124.

—, 1911 : « Les Attikamègues et les Têtes-de-Boule ». *Bulletin de la Société de géographie de Québec* 5(2) : 121-130.

—, 1934 : « Les Têtes-de-boule », in G. Malchelosse, *Mélanges historiques/études éparses et inédites de Benjamin Sulte; compilées, annotées et publiées par Gérard Malchelosse*. Montréal, G. Ducharme, vol. 20.

TESSIER, Albert, 1934 : *Jacques Buteux*. Trois-Rivières, Éditions du Bien public.

TOOKER, Elisabeth, 1987 : *Ethnographie des Hurons 1615-1649*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec.

TRIGGER, Bruce G., 1987 : *The Children of Aataentsic : A History of the Huron People to 1660*. Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press.

—, 1990 : *Les Indiens, la fourrure et les Blancs : Français et Amérindiens en Amérique du Nord*. Montréal, Boréal/Seuil.

TRUDEL, Marcel, 1966 : *Histoire de la Nouvelle-France, II, Le comptoir*. Montréal, Fides.

—, 1974 : *Les débuts du régime seigneurial au Canada*. Montréal, Fides.

—, 1979 : *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés 1627-1663*, tome 1, *Les événements*. Montréal, Fides.

—, 1983 : *Histoire de la Nouvelle-France, III, La Seigneurie des Cent-Associés, 1627-1663*, tome 2, *La Société*. Montréal, Fides.

VIAU, Roland, 1986 : *Les dieux de la terre : contribution à l'ethno-histoire des Algonquins de l'Outaouais, 1600-1650*. Rapport soumis à la MRC Papineau dans le cadre du programme « Amélioration de l'intervention régionale ».